

corps, : il faut lui en donner, sans quoi elle fera de deux choses l'une ; ou elle tombera dans la langueur, et deviendra insouciant quant à ses intérêts propres et au monde qui l'entourne, s'abaissera et mourra dans l'imbécillité ; ou elle se jettera dans les extrêmes violents de devoirs imaginaires, et cherchera, par un changement toujours varié, cette substance mantale, qu'elle n'a pas trouvée dans la tranquillité des scènes domestiques.

C'est là la première cause de mécontentement dans la vie champêtre. Les facultés physiques sont trop occupées par une routine de devoirs qu'on regarde comme n'exigeant pas une grande énergie mentale ; tandis qu'on néglige celles de l'esprit ; tandis que le corps travaille l'âme sympathise peu avec lui ; les forces de l'homme sont divisées, et le mécontentement et l'inquiétude en sont la conséquence.

Nous ne parlerons de ce mal que comme régnant parmi la population rurale, les cultivateurs, leurs fils et leurs filles, et pour le faire, nous devons parler d'abord, de la dignité et de l'importance de l'agriculture comme genre de vie.

Il est à peine nécessaire de s'étendre sur l'importance de l'agriculture comme moyen et source principale de subsistance pour tout ce qui a vie. Il doit être manifeste pour tous qu'avec la cessation de deux ou trois récoltes successives arriverait l'extinction des races, fait qui doit nous rappeler les obligations que nous avons à Celui qui tient entre ses mains les destinées des nations, et à qui est due notre profonde reconnaissance. Mais les conséquences morales de la vie agricole sont évidentes et exigent plus de considération.

Agriculture signifie culture des champs, et son importance est manifeste, non-seulement parce qu'elle subvient directement à nos plus grands besoins, mais encore parce qu'elle est la mère de l'industrie et du commerce. Sans l'agriculture il ne peut y avoir ni population ni civilisation. C'est pourquoi elle n'est pas seulement le plus répandu des arts, mais celui qui exige le plus d'opérateurs. La masse de la population, dans tout pays, se livre à la culture du sol ; et les particuliers les plus puissants, chez presque toutes les nations, tirent leur richesse et leur dignité de leurs propriétés en terres.

Les découvertes faites récemment en chimie et en physiologie ont conduit aux améliorations les plus importantes dans la culture des plantes, et dans la propagation et l'entretien des animaux ; l'agriculture n'est plus, conséquemment, un art mécanique, mais une science et de là l'avantage pour les agriculteurs de posséder des connaissances scientifiques, et la faculté dans l'art, d'avancer progressivement. "L'agriculture," dit Marshall, "est un sujet qui, envisagé dans toutes ses branches, et dans leur plus grande latitude, est, non-seulement, le plus important, et le plus difficile de l'économie rurale,

mais du cercle des arts et des sciences humaines."

Telle est l'importance de l'agriculture pour nous tous : elle ne peut manquer de dignité, car elle est la mère de tous les autres arts et sciences. Elle n'était pas trop basse pour Caton, Cincinnatus et Washington ; et elle ne pourra jamais être trop humble pour l'âme la plus fière qu'il y ait au monde.

Le mécontentement ne vient donc pas du manque d'importance ou de dignité dans l'occupation, mais de ce que cette occupation n'est pas comprise. L'économie rurale ne devrait pas être regardée comme le but de la vie, simplement comme un moyen de subsistance ; cette occupation, ainsi que toutes les autres, devrait être embrassée dans la vue de mettre les hommes en état, non-seulement d'améliorer et d'embellir la terre, mais de cultiver leurs facultés morales, intellectuelles et sociales, et d'occuper, selon leur capacité, leur station parmi leurs semblables. Elle ne doit pas tendre à faire des hommes de pures machines, qui ne travaillent que dans le but de satisfaire leurs appétits ; mais elle doit élever et porter au plus haut degré de perfection les meilleures facultés de notre nature.

Les profits d'une bonne économie rurale, conduite scientifiquement, mettraient le cultivateur en état d'accumuler des richesses, et de jouir des commodités et des douceurs de la vie. Toute réunion pourrait se composer de la meilleure société, chaque famille pourrait avoir une bonne bibliothèque, et des fils et des filles accomplis. Les fils de cultivateurs ne doivent pas abandonner l'occupation favorite de leurs pères pour les professions savantes, dans la persuasion erronée qu'elles sont plus honorables et plus profitables. Les filles des fermiers ne doivent pas mépriser le soin agréable de la laiterie et de la cuisine, ou le fuseau, et chercher l'élévation dans les misérables occupations et façons de la ville.

Rien ne conduit plus à l'élévation et au perfectionnement de l'esprit que l'étude de la nature : celui qui communique fréquemment avec la nature, qui en étudie les lois et les observe, devient toujours un homme meilleur et plus heureux.

Mais on dit que l'homme qui travaille ne peut pas étudier, que l'étude et le travail sont incompatibles et étrangers l'un à l'autre. Washington et Franklin possédèrent cette espèce de savoir qui les mit en état d'être éminemment utiles au monde, et cependant ils furent tous deux, dans la force du terme, des hommes de travail ; travaillant, non-seulement à en conduire d'autres, mais de leurs propres mains. On pourrait citer des exemples remarquables pour corroborer ce fait, s'il était nécessaire.

"Le travail manuel, dit un écrivain récent, lorsqu'il n'est pas excessif, donne de la vigueur au corps et de l'élévation à l'esprit. Les muscles renforcés par l'exercice, et un cerveau rafraîchi par un sang pur, mettent

l'esprit en état de percevoir avec clarté, et d'agir avec vigueur et force. La délicate alouette s'élève fort haut, mais tombe bientôt ; il n'y a que l'aigle aux longues et fortes ailes et à l'œil perçant, qui puisse voler longtemps dans les régions élevées de l'atmosphère et regarder fixement le soleil.

"L'homme instruit, qui laboure la terre et sème le grain fait des progrès rapides. Il voit la bonté de Dieu dans chaque bouton qui s'ouvre et dans chaque fleur qui s'épanouit. Il apprend des leçons d'utilité, de dessein dans le monde naturel, et avec un esprit agrandi, il attribue aux livres et à l'étude les connaissances des autres hommes, et cherche dans son esprit le moyen de découvrir les lois par lesquelles le monde est gouverné, et les liens par lesquels il est lui-même comme attaché à ses semblables.

"Dans tous les siècles, l'homme de travail a mieux réussi à faire bien, à avancer les intérêts de l'humanité, que l'homme qui n'a d'autres connaissances que celles que donnent les livres. Le dernier peut désirer d'en faire autant, mais il ne le peut pas, faute de connaître les matériaux sur lesquels il opère.

"A mesure que le monde avance, ses travailleurs prennent une position plus élevée ; la dignité du travail devient apparente. Le temps approche où celui qui ne fait rien ne sera rien, et où il n'y aura d'autre aristocratie que celle du travail, d'autres nobles que les ouvriers."

Mais le travailleur doit être aussi un penseur ; il doit étudier ardemment la nature, en suivre les lois, et réfléchir sur les étonnants procédés qui ont lieu constamment dans son merveilleux creuset. Il ne doit pas se décourager, en conséquence de ce qu'il connaît si peu des choses qu'il observe constamment ; que les connaissances que l'homme a accumulées dans toute son existence ne forme qu'un monticule en comparaison de ce qui est encore inconnu.—N. E. Farmer.

*Plantation des Arbres Fruitières.*—Nous appelons de nouveau l'attention de nos lecteurs sur cet important sujet, d'autant que c'est maintenant le temps de s'en occuper. De fortes gelées ont flétri les feuilles des pommiers et arrêté leur croissance ; conséquemment, ils peuvent être tirés de terre sans en souffrir pour l'avenir.

On peut aussi bien planter les arbres, à l'automne qu'au printemps, pourvu qu'ils soient garantis comme il convient contre l'hiver. On doit élever la terre autour du tronc de chaque arbre qu'on plante en automne, pour le mettre à l'abri des tempêtes de l'hiver. Cela éloignera la vermine des jeunes arbres, et les affermira mieux et à moins de frais que des piquets ou tout ce qu'on peut employer à cet effet.

Nous avons maintenant de jeunes pommiers qui portent des fruits, quoiqu'il n'y ait que deux ans qu'ils ont été plantés. Nous avons dans notre verger, une longue rangée de Nonsuch et d'Hubbarton, qui n'est plantée que depuis cinq ans. Chaque arbre de